

Rakovsky et Trotsky ¹, par Pierre Broué

CLT, Numéro 52, janvier 1994.

Rakovsky, de quelques années plus âgé, et Trotsky s'étaient rencontrés pour la première fois à Paris, en 1903, hommes faits. Ils devaient garder le contact et se retrouver régulièrement jusqu'en 1914 aux différents congrès de la IIe Internationale, ainsi qu'à la conférence socialiste des Balkans à Belgrade en 1911.

Tous deux furent internationalement connus comme militants révolutionnaires et socialistes avec la révolution russe de 1905. Rakovsky accueillit à Constantza les marins du Potemkine, assura leur défense et popularisa leur mutinerie. Trotsky fut le dernier président du soviet de Saint-Pétersbourg. Ainsi la révolution et leur action révolutionnaire lièrent-elles pour toujours les noms de ces deux hommes qui avaient commencé à sympathiser en 1903 — celui du Potemkine et celui du soviet .

Deux hommes que tout rapproche et que la vie sépare

Trotsky a raconté dans son autobiographie que leur amitié s'était « consolidée à jamais » lors de son séjour en Roumanie durant la guerre des Balkans au cours de laquelle, correspondant de guerre, il vécut un mois avec Rakovsky ². De son ami à cette époque, il a laissé un étonnant portrait :

« En 1913, Rakovsky était l'organisateur et le leader du Parti socialiste roumain qui devait adhérer plus tard à l'Internationale communiste. Le parti grandissait, Rakovsky était le directeur de son quotidien et lui fournissait des fonds. Au bord de la Mer noire, pas loin de Mangalia, Rakovsky avait hérité d'une propriété dont le revenu servait à soutenir le PS roumain et un bon nombre de groupes et personnalités révolutionnaires d'autres pays. Rakovsky passait trois jours par semaine à Bucarest, écrivant des articles, dirigeant des séances du comité central, parlant aux meetings, conduisant des manifestations. Puis il prenait le train pour regagner le rivage de la Mer noire, rapportant chez lui de la ficelle, des clous, divers objets indispensables. Il allait aux champs, vérifiait le travail d'un nouveau tracteur, courant derrière lui dans le sillon en redingote de citadin. Le surlendemain, il retournait en ville au plus vite pour ne pas manquer un meeting ou une séance. Je l'accompagnais dans ces voyages et j'admirais cette énergie bouillonnante, cette constante fraîcheur d'esprit et tant de caressantes attentions à l'égard des petites gens. Dans les rues de Mangalia, Rakovsky passait en un quart d'heure de la langue roumaine au turc, du turc au bulgare, puis à l'allemand et au français, pour s'adresser à des colons ou des représentants de commerce ; il revenait au russe avec des skovptsy ³ qui habitaient en grand nombre les environs. Ses propos étaient ceux d'un propriétaire, d'un docteur, d'un Bulgare, d'un sujet roumain et, plus souvent encore, ceux d'un socialiste. C'est ainsi qu'il passa sous mes yeux, miracle vivant, dans les rues de cette petite ville à l'écart, insouciant, paresseuse, du bord de la mer. Mais, la nuit venue, il roulait dans le train à toute vitesse, vers le champ de bataille »⁴

Le champ de bataille allait pourtant changer rapidement à partir d'août 1914. L'Europe était déjà couverte de ruines dues à la guerre quand ils se rencontrèrent à la conférence socialiste internationale de Zimmerwald, en Suisse, en 1915 — dans l'organisation de laquelle Rakovsky avait joué un rôle décisif — où ils se situèrent tous les deux au centre, à la droite de Lénine. Le début de la guerre les avait

¹ Cette communication a été préparée pour le colloque de Kharkov du 21 au 23 septembre 1993 où elle a été présentée sous une forme très raccourcie.

² L.Trotsky, *Ma Vie*, 1930, t. I, p.79.

³ Les *skovptsy* étaient une secte religieuse qui rejetait le sexe, s'adonnant à l'agriculture et ayant formé des colonies.

⁴ L.Trotsky, *Ma Vie*, I, pp. 80-81.

rapprochés. Chacun à sa façon avait pris position contre la guerre impérialiste, dans deux brochures importantes, Trotsky dans *La Guerre et l'Internationale*, et Rakovsky dans *Les socialistes français et la guerre*. Les deux anciens de 1905, celui du Potemkine et celui du Soviet de St-Petersbourg suivaient la même route.

Rakovsky, disposant toujours de fonds personnels importants, aida dès le début *Naché Slovo*, le quotidien internationaliste en russe de Paris⁵ comme il avait aidé, à sa naissance, l'*Iskra* de Lénine et plus tard la *Pravda* que Trotsky avait éditée à Vienne⁶. C'est dans *Naché Slovo* que Trotsky écrivit plusieurs articles de protestation contre les persécutions dont Rakovsky était l'objet après une démarche en Italie auprès du PS sur la question de la guerre. Le 17 avril 1915, il protesta contre les calomnies et les mensonges dirigés contre son ami accusé d'être un agent allemand :

« Rakovsky est connu de l'Internationale. C'est un homme qui, depuis vingt ans, combat sous le drapeau du socialisme, qui est étroitement lié aux socialistes russes, français, bulgares et roumains, qui donne toutes ses forces — et nous nous permettons de le souligner — toutes ses ressources à la libération du prolétariat ». ⁷

Un télégramme affectueux envoyé par Rakovsky le 1er mai 1915 vaut à Trotsky une convocation de la police parisienne⁸. L'année suivante, à la suite de la répression de la grève des ouvriers de Galatz, Rakovsky est arrêté. La première protestation vient de Trotsky dans *Naché Slovo*⁹. Il sera de nouveau arrêté, mais quand Trotsky sera muselé, la presse de droite des pays alliés se répand en accusations et injures contre Rakovsky, « agent boche », « espion » etc. Trotsky s'indigne, mais il est bientôt expulsé de France.

Les deux amis n'ont jamais été aussi proches et aussi éloignés. Le 1er mai 1917, une manifestation de soldats ouvre la prison de Jassy et libère Rakovsky qui prend la parole en quatre langues successivement devant 20 000 personnes pour qui ce prisonnier politique de la veille incarne les temps nouveaux¹⁰. Trotsky, lui, avec femme et enfants, vient d'être relâché par les autorités britanniques du Canada et vogue vers Petrograd, où il recevra aussi un accueil triomphal — un peu plus tard. Les retrouvailles approchent. Les deux révolutionnaires plongent dans le torrent de la révolution. L'un à Odessa et sur le front roumain, l'autre dans les meetings de Petrograd.

À la fin de mai 1917, ils se retrouvent à Petrograd et participent ensemble à la conférence du mouvement de Zimmerwald. Bien entendu après des années de séparation et d'expériences différentes, ils divergent. Trotsky, avec Lénine, est partisan de boycotter la conférence socialiste de Stockholm, à ses yeux « couverture » des chauvins. Rakovsky, lui, pense qu'il y a encore à gagner pour la révolution à fréquenter les hommes du centre socialiste et se prononce pour la participation.

Rakovsky ne suit pas non plus Trotsky au parti bolchevique. Mais il en est proche, solidaire de son ami. Quand ce dernier retrouve la prison pour quelques semaines après les journées de juillet, Khristian Georgévitch doit se cacher aussi. La victoire des travailleurs russes fait sortir Trotsky de sa prison et rend à Rakovsky sa liberté de mouvement.

⁵ La plus récente mise au point est à notre connaissance celle d'A.P. van Goudoever, dans *Romanian History* (Utrecht), "*Cristian Rakovski and Naché Slovo*" (1914-1916), pp. 104-150.

⁶ Nous ne sommes pas certains que Rakovsky ait pu réaliser sa proposition de financer l'*Iskra*.

⁷ *Naché Slovo*, 17 avril 1915, Guerre et Révolution, II, p. 204.

⁸ *ibidem*, 15 mai 1915.

⁹ *ibidem*, 4 juillet 1916.

¹⁰ Rakovsky, "*Arrestation et Libération*", Demain, déc 17, pp. 101-113.

Dans les mois décisifs qui suivent, Trotsky, réinstallé à la présidence du soviet de Petrograd, prépare l'insurrection d'Octobre, Rakovsky, après la conférence de la gauche de Zimmerwald à Stockholm, reste avec le noyau de bolcheviks qui, autour de Radek, dirigent la propagande à destination de l'Europe et surtout de l'Allemagne, afin que soldats et travailleurs allemands se chargent au plus vite de la deuxième étape de la Révolution européenne. Les *Izvestia* publient fièrement le télégramme de félicitations qu'il envoie après la prise du pouvoir qui a fait de son ami le deuxième personnage du gouvernement révolutionnaire ¹¹.

Proches collaborateurs

C'est à son retour en décembre 1917 qu'il rejoint formellement le parti bolchevique lequel l'élit en mars 1919 à son comité central. Sur cette adhésion, qui scelle le destin de Rakovsky, Trotsky allait écrire plus de dix ans après, pendant son dernier exil que « *tout son développement l'y conduisait* ». Il précise :

« Rakovsky est venu personnellement vers Lénine comme un élève reconnaissant, sans une ombre d'orgueil ni de jalousie, bien qu'ils n'aient eu que quatre ans de différence. Il ne peut y avoir le moindre doute à ce sujet pour qui connaît la personnalité de Rakovsky et son activité (...). Il n'est pas tombé sous l'influence de Lénine très jeune, quand celui-ci n'était encore que le chef de la gauche du mouvement démocratique-prolétarien en Russie. Rakovsky est venu à Lénine à l'âge adulte, à quarante ans, avec l'expérience de nombreuses batailles internationales, alors que Lénine était devenu un dirigeant à l'échelle mondiale. On sait que Lénine a rencontré une forte opposition au sein de son propre parti lorsqu'il abandonna les tâches démocratiques-nationales pour celles du prolétariat international. Beaucoup de vieux-bolcheviks, bien que ralliés à la nouvelle plateforme, restaient attachés au passé par toutes leurs racines, comme en témoignent sans conteste les épigones actuels. Rakovsky au contraire n'avait pendant longtemps pas assimilé la logique nationale du bolchevisme. Il adopta d'autant plus profondément, sous son aspect ouvert, le bolchevisme dont il vit le passé sous un angle différent » ¹².

En fait le parti, qui a reconnu à Rakovsky toute son ancienneté dans le mouvement socialiste avant son ralliement au bolchevisme, pense avoir en lui l'un des principaux agents de la révolution mondiale et tente de l'utiliser comme tel. Le voilà alternant les fonctions de chef de guerre et de négociateur. Revenu d'Allemagne, il est nommé commissaire du gouvernement de la RSFSR à Odessa au début de 1918 et, au prix de mille dangers, y parvient avec ses hommes, une petite troupe de marins révolutionnaires dirigés par l'anarchiste Jelezniakov¹³, qui jouit de la confiance de Trotsky. Là, il transforme le Comité d'action socialiste en comité militaire révolutionnaire roumain lequel organise les premières unités rouges avec les ouvriers roumains réfugiés et des marins sans bateaux, volontaires pour se battre.

C'est avec ces troupes qu'il lance la contre-attaque contre la Roumanie, contraint en deux mois le général Averescu à capituler le 2 mars 1918. Puis il parcourt l'Ukraine où il est le seul révolutionnaire d'envergure mondiale, explique, appelle, mobilise, forme soviets et unités militaires.

Il conclut l'armistice avec les Allemands, négocie avec Skoropadsky de façon à le démasquer, puis se rend en septembre en mission extraordinaire pour négocier un traité de paix entre l'Allemagne et l'Ukraine. Après un voyage-éclair à Moscou, il revient chef de la délégation soviétique qui discute avec la Rada nationaliste. Mais celle-ci est renversée par l'ultra-réactionnaire hetman Skoropadsky. Qu'à cela ne tienne, le gouvernement de Lénine a besoin de lui ailleurs.

¹¹ *Izvestia*, 29 novembre 1917.

¹² Trotsky, *Notes*, AH.

¹³ A.G. Jelezniakov (1895-1919) avait dirigé le détachement de marins qui avait dispersé la Constituante.

En septembre 1918, le voilà de nouveau diplomate en mission extraordinaire attendant à Berlin son visa pour Vienne. Quelques semaines plus tard, devant la montée du mouvement révolutionnaire en Allemagne, le gouvernement du Reich accuse les « *agitateurs* » russes et expulse tous les diplomates soviétiques. Rakovsky est du nombre avec le personnel de l'ambassade et l'ambassadeur A.A. Joffe, autre ami de Trotsky. Ils sont tous ramenés vers la Russie sous escorte militaire allemande. C'est en cours de route qu'ils apprennent l'explosion de la révolution allemande, le 9 novembre 1918 et Rakovsky la célèbre dans les *Izvestia* du 11 décembre.

Il repart presque aussitôt pour l'Allemagne, non sous l'habit du diplomate mais sous la tunique de l'agitateur avec une délégation de l'exécutif des soviets de Russie qui veut rencontrer l'exécutif des conseils allemands. Mais la bourgeoisie allemande veille toujours au grain : ses camarades et lui, arrêtés à Kovno avant même d'avoir atteint la frontière allemande, sont ramenés à Minsk et se voient une fois de plus interdits d'Allemagne par les autorités, c'est-à-dire les généraux. Ces derniers tentent de toutes leurs forces d'empêcher cette jonction entre les deux révolutions qui est l'objectif des bolcheviks, de Lénine, de Trotsky mais aussi de Rakovsky sur le terrain.

Ce rôle, cette conviction qui est la sienne, lui valent l'immense honneur de trancher le nœud gordien devant lequel les bolcheviks hésitaient depuis des mois. C'est lui en effet qui propose à la conférence socialiste internationale de proclamer la fondation de la IIIe Internationale, rompant avec le chauvinisme et l'opportunisme de la « *social-démocratie* » gangrenée de la IIe. Délégué de la fédération social-démocratique balkanique, il ne doit ce choix qu'à son propre prestige dans le mouvement international. C'est lui qui rédige les quatre lignes qui décident la formation de la IIIe Internationale ¹⁴. Dans une conférence à laquelle participaient Lénine et Trotsky, cela avait évidemment un sens. Mais il n'allait pas être donné à Rakovsky de jouer un rôle dans cette Internationale qu'il avait mise au monde. L'une de ses fonctions les plus importantes depuis mars 1919 était d'être le chef du gouvernement soviétique d'Ukraine où il avait succédé à Piatakov. L'année 1919 est une année de durs combats où l'Ukraine semble à certains moments totalement perdue et où Rakovsky apprend sur le tas à unir et à gouverner dans un pays où s'affrontent tant de nationalités différentes. En octobre 1919, l'Ukraine doit être évacuée. Rakovsky quitte Kharkov pour Moscou. C'est l'époque où Trotsky organise l'Armée rouge : en octobre 1919, il le fait nommer responsable de l'« *administration politique* » de l'Armée rouge, donc chef de tous les « *commissaires politiques* » qui sont les chefs moraux, politiques, de l'Armée rouge, les entraîneurs d'hommes, ceux qui lui donnent un moral de combat et une cohésion à toute épreuve.

En Ukraine et à la tête de l'Armée rouge

Nous n'avons ni l'intention, ni la possibilité, dans le cadre donné, de passer en revue les opinions exprimées alors au sujet du rôle de Rakovsky. Nous pouvons en revanche indiquer les grandes lignes de celle de Trotsky et son interprétation de la politique concrète de son ami. Rakovsky loge dans l'appartement des Trotsky quand il vient à Moscou. Il est même tellement chez lui qu'il y invite à manger de vieux camarades comme André Morizet ¹⁵ rencontré au IIe congrès de l'Internationale en 1920. Les deux hommes discutent de tout en camarades et en amis, politique, difficultés, objectifs. Trotsky donne dans ses *Notes* les éléments essentiels les plus intéressants. Retenons cependant que, dans l'ensemble, comme chef de guerre civile, il lui arriva de reprocher à Rakovsky sa « *mollesse* », un reproche pas vraiment surprenant de sa part.

En ce qui concerne l'Ukraine, il souligne les difficultés auxquelles se heurtait Rakovsky : une prédominance rurale écrasante, un clivage social doublé d'un clivage national avec la classe ouvrière, formée d'ouvriers venus de Russie, le prestige d'une bourgeoisie médiocre qui utilise la revendication nationale ukrainienne, le rôle joué par les autres minorités nationales. Il souligne les efforts de Rakovsky

¹⁴ 1er congrès de l'IC, (Paris 1973) 4 mars 1919, pp. 164-171.

¹⁵ A. Morizet, op. cit., p. 207.

pour montrer la responsabilité dans le malheur ukrainien des occupants français et des horreurs barbares qu'ils ont perpétrées, l'antisémitisme de la racaille qui fait les pogroms, dont il présente lui-même le dossier à la radio, ce qui lui vaut, à lui qui n'est pas juif, d'être appelé « *le Juif Rakovsky* » dans la presse mondiale¹⁶. A ce sujet, Trotsky rappelle aussi le caractère improvisé de la politique ukrainienne de Lénine :

« Nous ne nous hâtons pas vers la centralisation car nous ignorions comment les rapports internationaux allaient évoluer et s'il ne valait pas mieux pour l'Ukraine ne pas lier encore formellement son destin à celui de la Grande Russie. Cette prudence était également nécessaire par rapport au jeune nationalisme ukrainien qui devait aboutir à la nécessité d'une fédération avec la Russie sur la base de sa propre expérience (...). Durant cette première période d'indépendance de l'Etat ukrainien, c'est la ligne du parti qui assurait l'indispensable lien. A l'époque, il n'était pas question d'emprise du parti sur les soviets, ou plutôt de la substitution du parti aux soviets. L'absence d'expérience signifiait l'absence de routine. Les soviets étaient pleins de vie. L'improvisation y jouait un grand rôle. Rakovsky était le véritable inspirateur et dirigeant de l'Ukraine en ces années »¹⁷.

De ce point de vue, il est clair que l'accord est total entre Rakovsky et Trotsky sur le caractère mondial de la révolution, sans que l'un ait besoin d'influencer l'autre. Rakovsky, en 1919, affirme :

« L'Ukraine est vraiment le nœud stratégique du socialisme. Créer une Ukraine révolutionnaire signifierait déclencher une révolution dans les Balkans et donner au prolétariat allemand la possibilité de résister à la famine et à l'impérialisme. La révolution ukrainienne est le facteur décisif dans la révolution mondiale »¹⁸.

L'Ukraine était alors la tête de pont du monde capitaliste et la mission de Rakovsky d'en faire le fer de lance de la révolution dans l'Europe des Balkans. L'un de ses biographes, Gus Fagan, résume cet accord fondamental avec la conception de Trotsky :

« Sa nomination à la tête du gouvernement révolutionnaire de l'Ukraine, Rakovsky la considérait non en termes de consolidation du pouvoir ou de gains territoriaux, mais comme un moyen de faire progresser la révolution à travers les Carpathes et l'Europe »¹⁹

Sur un point cependant, Rakovsky va être amené à corriger une erreur qu'il ne fut pas le seul à commettre. En cherchant à tirer de l'Ukraine le maximum de ressources pour la résistance de la Russie soviétique, le gouvernement s'aliéna les couches populaires qui refusaient ce centralisme autocratique. C'est l'écroulement de 1919 qui l'éclaire sur ce point et il ne démordra pas. Il faut pourtant souligner qu'à cette époque, Rakovsky n'envisage même pas comme une possibilité une oppression nationale sur l'Ukraine de la part de la Russie des soviets.

L'administration politique de l'Armée rouge (*PUR*) a été créée en dernier lieu, après son administration militaire et son administration économique. Elle était un peu moins urgente, mais pas moins importante. L'idée est de Trotsky, et il n'est pas douteux qu'il l'ait discutée sérieusement avec Rakovsky : les précédents historiques des agitateurs dans la révolution anglaise, des représentants en mission de la Révolution française étaient bien connus des deux hommes.

¹⁶ Trotsky, *Notes*. AH

¹⁷ Trotsky, *Notes*. AH

¹⁸ *Izvestia*, 21 janvier 1919.

¹⁹ Gus Fagan, *"Introduction" à Christian Rakovsky*. Selected Writings on Me Opposition in Me URSS 1923-1930, p. 24.

C'est une institution originale dépendant à la fois du parti et de l'Etat : elle est placée sous l'autorité du comité central du parti et du conseil militaire révolutionnaire : Rakovsky est alors membre des deux organismes. Les explications de Trotsky à son sujet sont en général bien connues. C'est cette conception que Rakovsky développe avec humour quand il affirme :

« L'administration politique de la République est sans doute une solution propre à l'Armée rouge. L'Armée rouge est la seule armée où le soldat ne cesse pas d'être un citoyen, car l'Etat soviétique est le seul dans lequel l'opposition entre les tâches de l'armée et les intérêts de l'ensemble de la classe laborieuse soit abolie. Alors que, dans l'Armée rouge, la discipline repose sur le fait que le soldat prend de plus en plus conscience de ses droits, la discipline des armées capitalistes bourgeoises est basée sur l'obéissance aveugle aux ordres des chefs. L'armée capitaliste bourgeoise n'est forte qu'autant que l'ouvrier et le paysan qui y entrent suivent le mot d'ordre de "fermer leur gueule". A l'inverse, dans l'Armée rouge, plus l'ouvrier ou le paysan refuse de "fermer sa gueule" au sujet de ses intérêts et plus il va comprendre clairement la nécessité d'être un soldat honnête et consciencieux de l'Armée rouge »²⁰.

C'est une énorme machine que Rakovsky organise et met en marche : un état-major de 630 personnes, 16 000 collaborateurs environ. Il a mis en place les commissaires de fronts, d'armées, de divisions, de brigades, de régiments et l'Institut des commissaires qui commence à former des commissaires de compagnie. Sans ce travail, Trotsky n'aurait pu appliquer la politique de la victoire, l'utilisation, sous contrôle des « politiques », de « spécialistes », les officiers de métier. Il écrira que l'administration politique a été « l'âme de la victoire »²¹. L'administration politique n'a d'ailleurs pas la seule responsabilité de l'armée au combat. Elle crée dans les régions libérées les « comités révolutionnaires » qui ont à préparer l'élection des soviets. Elle éduque, elle recrute pour le parti. A la fin de la guerre civile — le fait que Rakovsky le souligne montre la profondeur de son accord avec Trotsky — elle est engagée pour la reconstruction de l'économie et sa « militarisation ». C'est à son « fanatisme » que les Blancs vaincus attribueront les victoires de l'Armée rouge. L'Histoire n'a pas encore enregistré que la victoire dans la guerre civile, dont un important mérite revient à Trotsky, doit être partagée — telle est son opinion en tout cas — avec son ami Rakovsky, car ils étaient tous les deux aux postes où cette armée unique en soi a été conçue et forgée.

Rakovsky quitte ces fonctions après avoir mis la machine sur les rails, en décembre 1919, après la nouvelle libération de l'Ukraine. La première période de son gouvernement n'avait pas été particulièrement novatrice sur le plan politique. Il a appliqué la règle bolchevique selon laquelle le parti communiste des terres ukrainiennes serait simplement le « détachement méridional » du PC russe ; en fait, elle ne tient pas compte des impératifs ukrainiens. C'est bientôt le parti lui-même qui se déchire. La direction du PC russe dissout le CC ukrainien, le congrès du PC ukrainien dissout son comité central, en élisant un autre où Rakovsky ne figure pas, mais qui est à son tour dissout par le PCR. Critiqué et parfois vilipendé en Ukraine, il est la bête noire des « Grands-Russiens » de Moscou. Certains des faux de l'époque ont gardé vie et créance des historiens jusqu'à présent. Trotsky lui est fidèle dans les tempêtes. Il écrira plus tard ce bilan :

« L'Ukraine était devenue un guêpier pour la politique soviétique. "C'est un pays neuf, disait Lénine, c'est un pays autre, et pourtant nos Grands-Russiens ne le voient pas". Mais Rakovsky, avec sa grande expérience du mouvement national dans les Balkans et l'attention qu'il portait aux faits et aux êtres vivants, domina très vite la situation ; il différençia les petits groupes nationalistes et amena l'aile la plus déterminée et la plus militante au bolchevisme. "Cette victoire est le résultat de grandes luttes", disait Lénine au congrès du parti de 1920. Aux "Grands Russiens" qui tentaient de s'opposer à la persévérance de Rakovsky, Lénine disait : "Alors qu'en Ukraine, au lieu du soulèvement borotbiste qui était inévitable ;

²⁰ C. Rakovsky, *Die Seele des Sieges (zur Geschichte der roten Armee)*, 1920, trad.fr. "L'organisation communiste de l'Armée rouge", Cahiers Léon Trotsky, 6, pp. 73-78.

²¹ Trotsky, Notes, AH.

nous avons réussi à gagner les meilleurs d'entre eux grâce à la politique juste du Comité central admirablement appliquée par Rakovsky" »²²

Rakovsky décrit ainsi cette grande victoire politique, que fut la fusion entre le PC en Ukraine (KPb(U) et le PC dit « borotbiste » (UKPb), résultat de l'évolution politique, unique dans l'empire, des S.R. de gauche :

« Le KPb(U) fut lui-même influencé par l'UKP(b). C'est dans une large mesure sous l'influence des borotbistes que les bolcheviks évoluèrent du "PCR en Ukraine" à un véritable parti communiste de l'Ukraine. Le courant fédéraliste dans le PC d'Ukraine était une tranchée qui avait été creusée par les borotbistes. Les deux partis, les bolcheviks et les borotbistes, à travers de violentes discussions, se rencontrèrent à mi-chemin, l'un rectifiant sa ligne centraliste, l'autre s'adaptant aux particularités et aux conditions spéciales de la vie sociale, économique et culturelle, en Ukraine »²³.

La Question des Nationalités

Rakovsky avait été vraiment convaincu de la justesse de la nouvelle politique qu'il appliquait alors avec le soutien de Lénine et de Trotsky. Sa persévérance l'amena à être l'un des premiers personnages du régime à se heurter, sur la question des nationalités, au régime issu du développement et de la boulimie de la bureaucratie stalinienne incarnée à partir de 1922 par Staline, secrétaire général du parti. Il s'était engagé dans une voie sur laquelle il n'existait pas de retour — ce qu'il ne savait pas encore.

La question des nationalités fut la première qui divisa le parti de façon aussi durable. Rakovsky s'y engagea avant Trotsky et lui apporta les éléments d'information décisifs pour sa conviction. Le « centre » avait fait supprimer la direction du commerce extérieur en Ukraine. Rakovsky fait adopter le refus de l'Ukraine de reconnaître les accords commerciaux qu'elle n'a pas elle-même négociés. Jusqu'en 1923, le gouvernement ukrainien continua à signer des accords commerciaux sans l'aval de Moscou.

Mais il ne s'agissait pas d'une bataille administrative. La question nationale ouverte par l'affaire géorgienne — mieux connue — avait poussé à l'organisation du débat. Dans la commission pour la préparation des thèses sur les rapports entre la Russie et les républiques, Rakovsky se heurtait aux « *centralisateurs Grands-Russiens* », Staline, Ordjonikidze et Molotov : menaces de leur part contre l'existence même des « *républiques autonomes* », signature d'accords extérieurs engageant les gouvernements républicains sans même les consulter. Il eut cette prescience fulgurante :

« Si les organismes centraux ne sont pas capables de maîtriser leurs propres tendances et instincts bureaucratiques, il ne sera pas possible de construire le socialisme »²⁴.

Au XIIe congrès du parti russe, en 1922, il fait une intervention retentissante rappelant les principes de Lénine aujourd'hui bafoués et la réalité politique. Le plus important, selon lui — et l'on reconnaît ici la proche parenté avec la pensée de Trotsky —, c'est « *La divergence fondamentale engendrée tous les jours et ne cessant de grandir, entre, d'un côté, notre parti et notre programme et, de l'autre, notre appareil d'Etat* ».²⁵

²² C. Rakovsky, *Die Seele des Sieges (zur Geschichte der roten Armee)*, 1920, trad.fr. "L'organisation communiste de l'Armée rouge", Cahiers Léon Trotsky, 6, pp. 73-78.

²³ Trotsky, *Notes*, AH.

²⁴ . Résumé par F. Conte, "Rakovsky-Staline sur la question nationale", Cahiers du Monde russe et soviétique, janvier-février 1975.

²⁵ XIIe congrès, Fagan, op.. cit., p. 82.

Cette phrase — un diagnostic pénétrant — vient en conclusion d'un réquisitoire que les bureaucrates ne lui pardonneront jamais. Il y dénonce le profond préjugé, communiste en apparence, qui inspire ce qu'il appelle « *le chauvinisme Grand-Russe, le fossé qui se creuse entre l'internationalisme prolétarien et communiste et le développement national de larges couches paysannes qui aspirent à une vie nationale* »²⁶.

Il ajoute — ce qui sera plus tard un des leitmotifs de Trotsky et une vérité, méconnue dans la période stalinienne, devenue éclatante aujourd'hui — une phrase des thèses du PC d'Ukraine qu'il propose comme amendement et que Staline combat victorieusement :

*« La signification révolutionnaire colossale qui transforme les luttes des nations et des colonies d'Orient pour leur émancipation du joug des Etats impérialistes, et la reconstitution de mouvements de libération en Europe dans diverses provinces occupées, rend encore plus nécessaire pour le parti d'assumer la responsabilité d'apporter une solution théorique et pratique à la question nationale dans les frontières de l'État soviétique »*²⁷.

Il précise — et c'est là l'expression la plus concentrée de la base politique de l'Opposition de gauche pas encore constituée :

« Seul l'accord le plus étroit entre, d'une part, notre politique dans la question nationale à l'intérieur de notre pays, et la politique que nous propageons dans la question nationale dans notre Etat, peuvent donner à l'Union soviétique et au parti communiste l'autorité morale et la sincérité principielle qui feront d'eux, au sens le plus large, la base de la force du prolétariat mondial contre l'impérialisme ».²⁸

Staline est intervenu en personne pour faire rejeter l'amendement Rakovsky. La situation est plus tendue encore après les interventions de Rakovsky au XIII^e congrès du parti toujours sur la question nationale.

Rien d'étonnant finalement, au moment où couve la crise interne du parti, que la nouvelle tombe à Londres, le 6 juillet 1923, de la nomination de Khristian Georgiévitich Rakovsky comme adjoint du commissaire du peuple aux affaires étrangères, plénipotentiaire en Grande-Bretagne. Bien sûr il s'agit d'une mission pour obtenir la reconnaissance diplomatique de Londres et de Paris. Mais personne n'en doute, c'est la forme déguisée d'un exil. Il ne le dissimule d'ailleurs pas, déclarant aux *Izvestia*, d'une façon sèche qui n'est pas la sienne : « *C'est avec un grand regret que je quitte l'Ukraine* »²⁹. En culotte de soie et jaquette, il va assister aux réceptions officielles de Sa Majesté britannique.

De Rakovsky en ces années, Trotsky nous a laissé un portrait vivant et une idée de la place qu'il occupait. Il écrit dans ses *Notes* :

« Lorsque les Rakovsky sont arrivés de Kharkov à Moscou, la langue que nous parlions à table, chez nous au Kremlin, était le français, du fait, je pense, de la présence de Rakovsky qui le connaissait mieux que tous. Imperceptiblement et légèrement, il lançait le mot nécessaire à celui qui ne trouvait pas et venait gaiement et facilement en aide à celui qui s'embrouillait dans les subjonctifs et la syntaxe. Les repas en compagnie de Rakovsky étaient une véritable fête, même si les conditions ne s'y prêtaient pas. Sa sociabilité et son esprit d'observation faisaient son personnage. A l'époque où ma femme et moi vivions de façon très renfermée, Rakovsky, au contraire, rencontrait beaucoup de monde, s'intéressait à tous, écoutait chacun, retenait tout. De ses ennemis les plus invétérés, il parlait avec un sourire, en plaisantant, plein d'humanité. A l'inflexibilité du révolutionnaire s'ajoutait un inépuisable optimisme. En même temps,

²⁶ Ibidem.

²⁷ Cité par Ravitch-Tcherkassy, in B.Jurys, *The Russian CP and Me sovietization of Ukraine*, p.32.

²⁸ *Intervention au XII^e congrès*, Fagan, op.cit. p. 85.

²⁹ *Izvestia*, 1^{er} août 1923.

il ne se fondait complètement ni dans le milieu environnant ni dans son propre travail ; il demeurait lui-même, non pas un barbare qui s'éveille mais un véritable Européen. Si les masses se reconnaissaient en lui, les chefs bureaucrates à demi-éduqués éprouvaient à son égard une demi-hostilité envieuse, comme à l'égard d'un « aristocrate » de l'esprit. Tel est le fondement psychologique de la lutte contre Rakovsky et de la haine particulière contre lui »³⁰.

Le diplomate communiste

Il est clair que la coalition qui soutient Staline ne veut plus de Rakovsky quand elle décide de l'exiler dans la diplomatie. Personne ne doute qu'il va y être utile : ses capacités sont reconnues même par ses ennemis. Ses critiques sur la centralisation bureaucratique, l'oppression des nationalités et la russification exigent cette mutation qui n'est qu'un exil inavouable. Au fond Rakovsky est le premier à avoir levé le drapeau de la lutte contre Staline sur l'ensemble du front. Ceux qui s'en débarrassent sur le front intérieur en l'envoyant au loin savent en outre combien, en ces temps, un assassinat se produit très vite à l'étranger. Nous savons maintenant que sur ce point, tout était prêt et que l'organisation terroriste blanche de Boris Savinkov prépara en effet aussitôt un assassinat qui avait été manqué de très peu à Kharkov.

Trotsky, dans ses *Notes*, proteste contre le qualificatif de diplomate pour Rakovsky, du fait de son activité dans les conférences internationales en 1922 puis en qualité d'ambassadeur de 1923 à 1927. Rakovsky, de son côté, bien qu'excellent dans cette profession dont il arbore avec une élégance naturelle les signes distinctifs, de la jaquette au baise-main en passant par le haut-de-forme, ne l'appréciait pas non plus, surtout quand il avait conscience qu'il s'agissait avant tout de l'éloigner du champ de bataille révolutionnaire.

Il avait cependant les caractères, l'intelligence, les connaissances, les qualités de psychologue qui font les grands diplomates, sans oublier son incontestable charme : il séduisait et impressionnait à la fois et les témoignages s'accroissent en ce sens.

Peut-être faut-il commencer par celui de l'écrivain américain Max Eastman qui connaissait déjà Trotsky mais fut très impressionné par Rakovsky à la conférence de Gênes et surtout par ses conférences de presse. Il parle de sa « *carrure et de son port* », de « *sa voix sonnante* », de « *son visage solide et de ses yeux brillants et chaleureux avec toujours un demi-sourire, comme ceux d'amis* ». Il parle de son « *esprit alerte, de ses sentiments d'humanité, de son énergie presque surnaturelle* ». Eastman a-t-il été séduit par Rakovsky quand il lui a demandé s'il trouvait convenable pour un bolchevik de porter jaquette et haut-de-forme. La réponse de Rakovsky le contient tout entier :

« Le port du chapeau haut-de-forme est l'une des concessions dont nous avons estimé qu'elles ne nous coûteraient rien. Et j'ai laissé le mien chez moi »³¹.

On peut imaginer le léger agacement de Trotsky, ni plus ni moins fort sans doute que devant la cendre des cigarettes dont Rakovsky couvrait tout et tous, même ses amis.

On pourrait composer à ce dernier un bouquet avec les compliments de journalistes et hommes politiques français : « *homme distingué et courtois* » selon le vice-amiral Jaurès³², « *le plus aimable des bolcheviks, condottiere du prolétariat* », selon L'Echo de Paris³³, « *redoutable et charmant* », selon

³⁰ L Trotsky, *Notes*, AH.

³¹ M. Eastman, *Love and Revolution*, p. 295.

³² Bulletin de l'ATP, 8 septembre 1927

³³ L'Echo de Paris, 20 octobre 1923.

Bernard Lecache qui célèbre son « *intelligence supérieure, lumineuse même* », dans *L'Humanité*, il est vrai³⁴.

Retenons deux portraits qui montrent la profonde différence de tempérament avec Trotsky, mais aussi quelques traits communs. Léon Bailby écrit :

« *M. Rakovsky est grand, très mince, vêtu avec élégance. Il paraît avoir une quarantaine d'années. Il a le masque énergique et le menton volontaire et parfois des mots brusques qui disent que l'homme est habitué à se battre. La bouche au sourire amer est parfois sans lèvres le regard se fait tour à tour dur et profond, impénétrable et enveloppant. La voix est sèche et un peu lente. M. Rakovsky parle un français extrêmement pur* »³⁵.

De son côté, Bernard Lecache :

« *Rakovsky est un homme que l'on croit bien connaître, car il met une coquetterie bien féminine à se laisser deviner. On n'échappe pas à sa séduction qui est souveraine. On n'échappe pas non plus à l'orgueil de se croire, après une demi-heure de conversation, hissé à son niveau. Plus on apprend à l'apprécier dans son intimité et plus on aime à s'effacer devant son intelligence* »³⁶.

D'autres encore se plaisent à souligner l'intérêt passionné qu'on porte à ses conférences de presse, vrais cours sur la Révolution française ou la Commune de Paris, polémique courtoise contre les historiens reconnus — son art de montrer comment les références historiques ou morales couvrent les intérêts bien compris des puissants. Tous célèbrent ses conférences de presse comme de grands cours d'universitaire.

Soyons justes : la presse n'est pas non plus insensible aux rumeurs alimentées par Moscou. Elle se repaît d'allusions à ses liaisons — nombreuses — avec de jeunes femmes, de sa fortune personnelle, de sa prétendue banque scandinave, de son goût un peu « *aventurier* » pour les voyages en avion — le « *biplan* », disait-on. Et la droite ne se prive pas de l'injurier basement. La Victoire de Gustave Hervé l'avait présenté comme un « *israélite bulgare* »³⁷ et le qualifie d'« *agent des Boches* »; Liberté en fait un terroriste, bulgare évidemment. François Coty parle d'« *un agitateur bulgare imprégné du marxisme pangermaniste* », avec des compagnons, « *pègre de malandrins et de démagogues* », fondateur « *d'une école terroriste à Kharkov* », « *agent servile de l'Allemagne* », « *diplomate de sac et de corde représentant une association de malfaiteurs* »³⁸. Et Liberté — un trop beau nom pour un journal de ce genre — parle de « *sa bamboula avec la valise diplomatique qu'il a filoutée au décrochez-moi-ça de Moscou* »³⁹.

Si ce n'est Trotsky, personne n'a été haï et insulté plus que lui dans la presse conservatrice. La vraie raison, valable pour les deux amis, en est donnée par Pierre Taittinger, homme d'affaires et politicien de droite, réclamant et justifiant son expulsion dans *L'Echo de Paris* :

« *Il est superflu de démontrer que M. Rakovsky est plus dangereux pour l'ordre social, plus dangereux à lui seul que des milliers d'apaches et de cambrioleurs* »⁴⁰.

³⁴ *L'Humanité*, 2 juin 1922.

³⁵ *L'Eclair*, 7 novembre 1924.

³⁶ *L'Humanité*, 2 juin 1922.

³⁷ *La Victoire*, 10 janvier 1926.

³⁸ F. Coty, *Contre le Communisme*, pp. 301-313.

³⁹ *La Liberté*, 6 septembre 1927.

⁴⁰ *L'Echo de Paris*, 18 septembre 1927.

Peut-on, sans déclencher les sarcasmes, et en se souvenant qu'il devait être exécuté après quatre ans de détention terrible, ajouter qu'on croit totalement à l'honnêteté de l'ambassadeur communiste quand il répond à des questions sur la répression en URSS ?

« Nous avons tous aussi un peu passé par l'école de la prison et si nous n'étions pas inspirés dans notre gouvernement par des principes moraux inscrits dans notre Code, notre expérience propre nous est garante que ce que nous cherchons avant tout à respecter chez le prisonnier politique, c'est son sentiment de dignité personnelle »⁴¹.

Là aussi, on peut penser à Trotsky rendant visite à Blumkine dans sa prison ou allant haranguer dans leur propre camp les déserteurs de son armée.

Nous ne ferons pas le bilan de l'activité de diplomate de Rakovsky, soulignant seulement son rôle et son succès, pendant la conférence de Gênes dans la négociation avec l'Allemagne du traité de Rapallo, répondant aux aspirations de Trotsky en matière de défense. Il sait qu'il ne fera pas de miracle, mais démontre que les banques britanniques ne s'intéressent qu'à la privatisation et l'abolition du monopole extérieur. Formellement, il a rempli sa mission en assurant les reconnaissances britannique, puis française. Ce qu'il fait, en plus, c'est son travail de militant, par exemple quand il s'adresse aux petits porteurs d'emprunts russes pour expliquer que ce n'est pas le fait de son gouvernement—qui en aurait le droit — s'ils ne sont pas remboursés. Le diplomate de la révolution, comme Trotsky à Brest dans des circonstances différentes, s'adresse aux masses par-dessus la tête de ses interlocuteurs en habit.

Malgré ses succès, il n'est pas heureux, banni qu'il est du champ de bataille principal. Il retourne à Moscou dès qu'il le peut. Trotsky mentionne presque par hasard un voyage aérien qu'il fit avec I.N. Smirnov pour le rencontrer au printemps 1924 à Soukhoum où il prenait quelque repos : c'est le secrétaire de l'exécutif des soviets, Avelii Enoukidze qui a rendu ce voyage possible.⁴² Rakovsky reste en contact avec les autres exilés à Paris, Mdivani, Chliapnikov, Aussem, Préobrajensky et les oppositionneri comme Solntsev et Perevertsev qui ont une activité clandestine. Il fréquente Alfred et Marguerite Rosmer, rencontre Boris Souvarine et Max Eastman, les dirigeants du PCF, reçoit ses vieux amis de France et les hommes importants du moment. Mais il n'est pas complètement informé à temps et donne deux mauvais conseils concernant la politique russe à Boris Souvarine et Eastman au sujet de la publication du « testament » de Lénine, qui mettra l'Opposition de gauche en difficulté. Il reçoit pendant plusieurs mois la compagne de Trotsky, Natalia Sedova, ce qui maintient le contact personnel et lui permet sans doute de compléter son information. C'est sa signature au bas du programme de l'Opposition de gauche et donc de l'appel aux soldats à fraterniser en temps de guerre, qui provoque la campagne de la presse de droite pour son départ .

L'attaque générale est déclenchée par un article du *Temps* du 24 août 1927 dont on pense généralement qu'il était inspiré par Poincaré. On s'indigne, on moralise, on parle d'« ingérence » et d'« espionnage ». Le 18 septembre, le directeur du *Matin*, après un déjeuner avec Poincaré, réclame l'expulsion de celui qu'il appelle « l'ambassadeur de guerre civile ». Le gouvernement français, rassuré du côté de Moscou qui voit d'un bon œil les attaques contre lui, réclame finalement son rappel le 7 octobre et il quitte la France le 16 du même mois. Il est redevenu, sous son veston d'ambassadeur, le militant aux chemises élimées, et rencontre au cours de son voyage l'oppositionnel allemand Hans Weber, et, à Berlin, Krestinsky et Kamenev, deux autres exilés des ambassades de Berlin et de Rome.

Arrivé à Moscou, il refuse de remplacer Litvinov à la tête de la délégation soviétique à la conférence sur le désarmement. Il a choisi le combat dans le parti.

⁴¹ *Lettre à Renaudel*, 4 novembre 1925

⁴² Trotsky, *Notes AH*.

Dirigeant de l'Opposition de gauche

En tout cas, il est vite dans le bain. Lorsqu'il arrive, il y a, le 23 octobre, un plénum du comité central, dont il est membre. L'exclusion de Trotsky et de Zinoviev est prononcée sans qu'il ait pu obtenir la parole. Et il ne l'a même pas eue pour parler de sa propre expulsion de France⁴³. Il est chassé de la tribune par les cris des hommes de main à l'assemblée de Moscou du 26 octobre pour le compte rendu du plénum⁴⁴. La bataille est déclenchée. Il est au premier rang : l'exclusion de Trotsky du parti fait de lui le porte-parole de l'Opposition de gauche.

Rakovsky a aussitôt pris sa place dans la direction clandestine de l'Opposition de gauche. La décision est prise, dans un premier temps, de l'envoyer en Ukraine, du fait de sa popularité, notamment chez les ouvriers, et des forces relativement importantes de l'Opposition de gauche. Il réussit par surprise à prendre la parole à l'exécutif des soviets d'Ukraine, dont il est membre, et dresse un réquisitoire contre les dirigeants. Mais en public il ne parvient pas à se faire entendre, du fait du vacarme organisé par les *apparatchiki* et leurs hommes de main des méthodes « *social-fascistes* », dira-t-il⁴⁵. Son intervention suscitait pourtant un intérêt plus large que les seuls milieux oppositionnels. Ils étaient quatre mille à vouloir l'entendre à Kharkov, au combinat d'électricité, et une usine de cette même ville fait une grève de protestation de deux jours contre le fait qu'il a été empêché de parler. Sa tournée ukrainienne se termine le 15 novembre. Car il est rappelé le 16 par ses amis.

C'est le 16 novembre que l'ami commun de Trotsky et Rakovsky, A.A. Joffe, très malade et dans l'impossibilité de se soigner sérieusement, se suicide en geste de protestation contre les dirigeants du parti. Il a laissé une lettre pour Trotsky expliquant la signification de son geste et lui recommandant la fermeté, mais elle a disparu. Au nom de ses amis, Rakovsky proteste et obtient... une copie photographique. L'enterrement, le 19, est l'occasion de la dernière sortie publique de l'Opposition de gauche en URSS. Derrière le cercueil de Joffe marchent Rakovsky, Trotsky et I.N. Smirnov, protégés par des militants géorgiens.

Trotsky prononce un discours bouleversant — son dernier en URSS. Puis c'est le tour de Rakovsky, avec « *sa voix polie* », dit Pierre Naville⁴⁶. Victor Serge, qui était présent aussi, raconte un peu différemment la scène :

*« Rakovsky dominait la foule, glabre et corpulent, la parole claquante, portant loin : "Ce drapeau - nous le suivrons - comme toi - jusqu'au bout - nous en faisons - sur ta tombe le serment". Pierre Pascal va noter dans son carnet : "Trotsky est très applaudi. Rakovsky le surpasse encore" ».*⁴⁷

Les jours qui suivent sont difficiles. Le congrès du parti approche, il va s'ouvrir le 2 décembre et se prolonger jusqu'au 19. Zinoviev et Kamenev sont ébranlés, songent à capituler, le disent. Trotsky et Rakovsky tentent de les retenir, mais rien n'est plus possible en ce sens, car ils sont saisis par le vertige de la défaite. Trotsky écarté du congrès par son exclusion, c'est Rakovsky, toujours membre du CC et présent de droit au congrès, que revient la lourde responsabilité de conduire la dernière bataille avec la moitié de ses troupes prête à capituler sans conditions.

⁴³Son intervention a été publiée dans le bulletin de discussion ; trad. fr. Cahiers Léon Trotsky, 18, p. 84.

⁴⁴ Kamenev subit le même sort. Seul I.N. Smirnov réussit à parler.

⁴⁵ Selon Kaganovitch au XVe congrès, 152-153.

⁴⁶P. Naville, op.cit., p. 23.

⁴⁷Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, pp. 250-251.

Il n'est pas pour autant angoissé et Pierre Naville, qui l'a rencontré chez Préobrajensky, l'a vu converser « avec l'amabilité, la simplicité et l'intelligence évidente qui faisaient de lui bien autre chose qu'un chef ordinaire ». Ils ont parlé avant tout des « affaires russes »⁴⁸.

Il accède à la tribune du XVe congrès le 5 décembre, dans des conditions ahurissantes, une atmosphère de pogrom contre les *oppositionalneri*. Il veut, en homme qui connaît bien la question, démontrer que l'impérialisme mise sur la victoire des partisans de Staline. Les hurlements de haine, les menaces, les gestes hostiles impressionnent suffisamment Rykov, qui préside, pour qu'il lui retire la parole avant l'épuisement de son temps de parole⁴⁹.

Devant l'offensive des staliniens et les menaces d'exclusion, l'opposition se casse en deux : Zinoviev, Kamenev et leurs partisans décident de faire ce qu'on exige d'eux et après une pitoyable prière de Kamenev (« *N'exigez pas cela de nous* »), ils condamnent finalement les idées qu'ils défendaient une heure auparavant et supplient qu'on les laisse demeurer dans le parti. En vain, on les fera attendre.

Rakovsky continue à être le porte-parole — cette fois des irréductibles — et le fait avec une grande dignité et le souci de ne pas faire une politique du pire. Il rédige un texte contresigné par Mouralov et Smilga, rejoints par Radek, remis le 17 décembre à 22 heures aux responsables du congrès. Il débute par une affirmation capitale :

*« L'exclusion du parti nous enlève nos droits de membres du parti, mais elle ne peut nous relever des obligations contractées par chacun de nous à son entrée dans le parti communiste. Exclut du parti, nous resterons quand même fidèles à son programme, à ses traditions, à son drapeau. Nous continuerons à travailler au renforcement du parti communiste et de son influence sur la classe ouvrière »*⁵⁰.

Les *oppositionalneri* s'engagent à dissoudre leur fraction et militer dans le cadre des statuts, nient catégoriquement l'intention qui leur est prêtée de fonder un nouveau parti. Ils repoussent les accusations de « *menchevisme* » et de « *trotskyisme* », affirment leur attachement aux idées « *bolcheviques* » et « *léninistes* » et expliquent qu'ils rétabliront dans la vague montante l'unité de l'Internationale communiste.

Se pose ensuite la question du sort des exclus du parti : Rakovsky lui-même l'a été le 18 décembre, et révoqué de son poste de vice-commissaire du peuple le 30. Il trouve sans peine un emploi à l'Institut Marx-Engels. Mais la menace se précise très vite de mesures d'exil. On propose à Trotsky de partir volontairement à Astrakhan. La direction de l'Opposition désigne Radek et Rakovsky pour aller discuter des « *affectations* » avec Ordjonikidze, qui semble compréhensif. Mais Trotsky tranche : aucun départ à moins qu'il ne soit clair qu'il est volontaire. Il refuse de déférer à une convocation du GPU le 3 janvier. Peut-être est-il mécontent qu'en faisant une affaire de son cas, ses camarades l'aient isolé d'eux. Le 12, il est informé qu'il va être déporté pour son « *activité contre-révolutionnaire* ». Il est ensuite informé qu'il sera conduit à la gare le 16, mais ce jour-là, 10 000 Moscovites manifestent dans la gare au cri de « *Vive Trotsky* », fermement décidés à empêcher son départ. Quelques jeunes d'abord, puis Rakovsky, présent sur les lieux, vont l'informer que le départ est reporté de 48 heures.

C'est ce qu'a dit le GPU mais ce n'est qu'une feinte. Trotsky et sa femme, ainsi que Lev Sedov, qui les accompagne, sont arrêtés et embarqués de force. Rakovsky n'était pas avec lui et quand il arrive, il est trop tard : non seulement les exilés sont partis mais lui-même, après avoir été fouillé, est retenu dans la

⁴⁸ P.Naville, *Trotsky vivant*, pp.28-29.

⁴⁹ Trad.fr. dans Cahiers Léon Trotsky, pp. 38-43.

⁵⁰ *Correspondance internationale*, 3, 11 janvier 1928, pp. 53-54. Cahiers Léon Trotsky, 6, pp.71-73.

maison de Beloborodov par le GPU pendant une bonne partie de la journée. Trotsky roule vers sa destination : Alma Ata. Les deux hommes ne se reverront pas. Le 20, trois jours après son ami, Rakovsky, également arrêté, est expédié à Astrakhan, sans doute par représailles pour sa tentative d'éviter cet endroit malsain à Trotsky. La ville, écrira sa femme à celle de Trotsky, est « *sale, pleine de poussière, de sable et de toutes les odeurs d'une ville orientale* »⁵¹

Exilés

Les voilà tous les deux exilés. C'est le destin normal de Trotsky qui incarne l'alternative communiste à la politique de Staline. C'est aussi celui de Rakovsky. Comme l'écrit un de ses biographes :

« *Ce citoyen du monde, combattant de tant de pays, "fondateur de l'Internationale", comme il le rappelle fièrement dans sa correspondance de déporté n'est pas venu vivre en Russie soviétique pour y jouir des privilèges matériels d'un bureaucrate alors que sa fortune personnelle lui aurait assuré tout le luxe imaginable. Il n'est pas venu pour accréditer la thèse de la "construction du socialisme" dans la seule Union soviétique, alors qu'il combat depuis son enfance pour une révolution mondiale. Cet homme, venu tard au bolchevisme, l'avait rallié parce qu'il incarnait la jeunesse de la révolution européenne et ses premières étapes victorieuses* ».⁵²

Nous avons des témoignages. Panaït Istrati est indigné par la saleté de l'hôtel où il vit à Astrakhan. Mais, autorisé à visiter le pays avec lui, il écrit que « *le grand proscrit transforme notre séjour dans ce site pestilentiel en une joie de toutes les minutes* »⁵³. A Saratov, il reçoit la visite de Louis Fischer, un journaliste américain courtisé à l'époque par les staliniens, mais encore curieux. Il parlera de « *huit jours d'excitation* », témoignant que « *ce criminel politique en exil était le plus éminent et, je suppose, le plus vénéré de ses habitants* »⁵⁴. La correspondance Rakovsky / Trotsky de l'année 1928 entre Astrakhan et Alma-Ata est d'une exceptionnelle richesse. Non seulement parce que toutes les questions s'y trouvent posées entre eux mais parce que leurs différences sont soulignées par la distance et la nécessité de les mettre par écrit. En outre, l'un et l'autre ont réussi à emporter avec eux leurs archives et peuvent documenter leurs arguments. Le travail rétribué au bureau du Plan que Rakovsky a trouvé le plonge aussi dans les réalités, ainsi que les conseils dont il est devenu le dispensateur toujours sollicité.

Tout cela l'amène à moins s'occuper des problèmes de l'Opposition de gauche que Trotsky, qui n'a comme travail que des vérifications de traduction et des annotations à des livres de Marx qu'il fait d'ailleurs avec la conscience qu'on lui connaît. Pourtant, en mai 1928, c'est avec une pédagogie consommée qu'il explique aux cadres de l'Opposition sa façon de voir la question — identique à celle de Trotsky de ce qu'ils appellent le « *cours de gauche* » diversement appréciée dans les rangs.

Pour lui, il existe deux possibilités, soit que le « *cours de gauche* » — le durcissement à l'égard du koulak, les projets d'industrialisation — se rattache à l'Opposition, soit qu'« *il glisse à droite* ». C'est pourquoi il met en garde :

« *Revenir dans le parti au prix de l'escamotage des divergences fondamentales (même s'il s'agit du passé) ne signifie pas obtenir la possibilité de soutenir le "cours à gauche" »*⁵⁵.

Il explique que pour soutenir le « *cours à gauche*, » l'Opposition doit frapper et la droite et le centre :

⁵¹ Aleksandrina Georgievna à Natalia Ivanovna.

⁵² P. Broué, "Rako", Cahiers Léon Trotsky, 18, p. 13.

⁵³ P. Istrati, *Vers l'autre Flamme*, p. 131

⁵⁴ L. Fischer, *Men and Politics*, p. 132.

⁵⁵ *Lettre aux responsables de l'Opposition*, juin 1928, AH.

« Dans de telles conditions, notre déclaration ne doit poursuivre qu'un seul but : exposer devant les masses ce que nous voulons, pourquoi nous luttons et comment nous jugeons la situation. Sans rien atténuer. Il faut en même temps que nos formulations soient prudentes et réservées et surtout bien ordonnées »⁵⁶.

Bien entendu les deux hommes échangent d'intéressantes remarques sur les pays où ils vivent respectivement et l'on comprend aux lettres de Rakovsky l'ampleur des problèmes de l'école dans certaines régions. Egalement intéressant est leur examen de l'état de santé des populations, de l'importance des épidémies. Ils parlent de la malaria, bien sûr (que tous deux vont contracter en exil), mais aussi de la peste, du choléra, de la lèpre, des chiens enragés.

Rakovsky lit beaucoup plus que Trotsky, en tout cas beaucoup plus en-dehors des problèmes politiques. Il relit Marx et Engels, Aphonse Aulard, Charles Dickens, Cervantès et son Don Quichotte, Ovide et Isaac Babel. Il projette des travaux sur Saint-Simon, la guerre civile en Ukraine, la IIe Internationale et les souvenirs qu'il en a. Ce n'est pas seulement une question de goût personnel, mais de méthode, qui est sans doute relativement profonde. Rakovsky écrit en effet à son ami

« A mon avis, en plus du travail courant, il serait extrêmement important que tu choisisses un thème quelconque — dans le genre de mon Saint-Simon — qui t'obligerait à revoir beaucoup de choses et relire sous un certain angle »⁵⁷.

Ce qu'il entend par « revoir » et « relire », il l'exprime nettement :

« Nous, je veux dire les dirigeants, avons été obligés d'étendre progressivement l'attitude négative de la dictature du prolétariat à l'égard de la politique démocratique bourgeoise à ces garanties élémentaires de la démocratie consciente sur lesquelles le parti est fondé et au moyen desquelles il faut diriger la classe ouvrière et l'Etat lui-même. Au contraire, sous le régime de la dictature du prolétariat, alors qu'un pouvoir sans précédent est concentré entre les mains des dirigeants au sommet, violer cette démocratie est un grand mal et une lourde faute »⁵⁸.

Au titre des méthodes erronées ainsi introduites, il mentionne les « déformations bureaucratiques », la politique des « courroies de transmission », les « mœurs asiatiques », la contamination de l'appareil politique du parti par la démocratie parlementaire bourgeoise, les abus de pouvoir, les falsifications des élections, la corruption. Tout en acceptant l'explication générale de Trotsky sur la dégénérescence du parti, il souligne l'importance de son « régime », l'étouffement de la démocratie, la dictature de l'appareil. Loin de voir là une contradiction avec ses analyses, Trotsky considère que les critiques de Rakovsky sont justifiées. Il écrit :

« Je n'ai que trop insuffisamment traité de la question des méthodes de direction dans le Parti, l'Etat, les syndicats. C'est souligné à très juste titre par le camarade Rakovsky dans une lettre que j'ai reçue hier. Rakovsky avance l'idée qu'une ligne politique juste est inconcevable sans des méthodes justes pour l'élaborer et l'appliquer »⁵⁹.

Rakovsky revoit en effet les problèmes déjà analysés. A propos du conflit anglo-américain, il prévoit l'élimination et le recul progressif de la Grande-Bretagne comme un processus inévitable. Dans la question de la Dictature du prolétariat qui doit « briser la vieille machine », il souligne que cela signifie aussi « extirper les vieilles habitudes, le centralisme de l'appareil, le formalisme, la bureaucratie, le

⁵⁶ Ibidem.

⁵⁷ Rakovsky à Trotsky, 17 février 1928, AH. Trad.fr. Cahiers Léon Trotsky, 18, 1984.

⁵⁸ Rakovsky à Trotsky, 18 mai 1928 AH. Ibidem

⁵⁹ Trotsky, Lettre-circulaire, 2 juin 1928 AH. Ibidem

manque de respect pour les travailleurs, l'abus de pouvoir, la grossièreté, la corruption, les pots-de-vin. Il souligne que « la démocratie ouvrière consciente » doit « rapprocher l'appareil, le fondre même avec les masses travailleuses ».

La « *lettre à Valentinov* » de Rakovsky, datée du 2 août 1928, publiée plus tard sous le titre de *Les Dangers professionnels du Pouvoir*⁶⁰, est bien connue par son analyse comparative de la dégénérescence de la révolution française et de la révolution russe. Certains ont voulu y voir une opposition radicale avec les analyses de Trotsky. Rakovsky y accrédiçait la perspective d'une dégénérescence inévitable à la suite de toute révolution. Cette divergence « *capitale* » ne fut en tout cas pas perçue par Trotsky qui prit des mesures pour que ce document essentiel sur la crise de la révolution soit envoyé dans toutes les « *colonies* » de l'exil.

Il est remarquable que Trotsky et Rakovsky aient été si proches, toujours solidaires, non seulement contre la bureaucratie, mais aussi au sein de l'Opposition contre « *conciliateurs* » et « *ultra-gauches* » et pourtant qu'il existe entre eux d'importantes différences. Soulignant celle qui oppose leurs tempéraments politiques, Isaac Deutscher écrit :

*« (Rakovsky) n'avait certes ni la puissance de pensée de passion et d'expression ni la fantastique et tempêteuse énergie de Trotsky, mais il possédait une intelligence aussi claire que pénétrante et peut-être aussi une aptitude au détachement philosophique plus grande que celle de Trotsky »*⁶¹.

Pierre Naville force peut-être un peu le trait dans son intéressante analyse de la conception de Rakovsky telle qu'elle apparaît à partir de 1928 :

« Il apportait une note de réflexion très personnelle dans les débats (...). Il craignait, quant à lui, surtout que le sang répandu ne servît à cimenter le pouvoir indestructible d'une caste nouvelle ancrée sur l'économie d'Etat. La bureaucratie moyenne et anonyme était plus à craindre que le maître hissé sur son pavois (...) Les mœurs changeaient en même temps que les chefs et c'était le plus révélateur. (...)

Fallait-il considérer le reflux soviétique comme une défaite, analogue à celle que subirent les travailleurs français en 1871, ou comme un Thermidor avalisant de profondes transformations sociales tout en rejetant les espérances politiques qui s'y étaient greffées ? Ou bien, se trouvait-on, et c'était l'opinion de Rakovsky, devant une combinaison historique originale ? Dans ce cas, on devait faire entrer en ligne de compte un élément nouveau : la nationalisation de l'économie (...). Rakovsky envisageait un thermidor d'un genre nouveau : ses bénéficiaires étaient moins des particuliers nantis, avides de jouissances, que des dominateurs collectifs. Ils voulaient étendre un système qui garantissait la plénitude et même l'excès de leur pouvoir, non consolider une prise limitée.

*Les revendications de la démocratie ouvrière ne pouvaient que les gêner en exposant la précarité de leurs droits, la rudesse de leur ambition, la limitation nationale de leur programme d'Etat. Aussi bien le thermidor qui marquait un coup d'arrêt de la révolution n'était-il ni derrière ni devant nous : il devait s'étendre sur une longue période de transformation économique du pays en attendant que la révolution revînt à l'ordre du jour dans le monde entier. D'ici là, on pouvait s'attendre à un effacement prolongé de la liberté, à une oppression sans frein, plus radicale et plus minutieuse qu'aucune société n'en avait connue »*⁶².

Relevons ici que les oppositions indiquées ci-dessus de façon implicite avec les vues de Trotsky ne se retrouvent que beaucoup moins au moment de La Révolution trahie en 1936: c'est que l'analyse de

⁶⁰ Rakovsky à Valentinov, 2 août 1928, AH, Cahiers Léon Trotsky, 18, pp 81-95.

⁶¹ Deutscher, *The Prophet Unarmed*, p. 435.

⁶² P. Naville, *Trotsky vivant*, pp. 25-28.

Trotsky et celle de Rakovsky se sont nourries l'une l'autre et probablement encore bien après la séparation définitive entre les deux hommes.

Relevons aussi dans leur correspondance, malgré les duretés des temps, la tendresse amicale qui s'exprime au détour des phrases, une réelle admiration mutuelle, s'accompagnent de conseils, de critiques, parfois d'appels au secours.

C'est à Rakovsky que Trotsky, inquiet d'être sans nouvelles de sa fille Nina, a demandé de se renseigner par sa femme Alexandrina. C'est par lui qu'il apprend la mort de Nina. Bientôt ce simple contact humain leur sera arraché, lui aussi. D'abord à cause du « *blocus postal* » organisé par le GPU, ensuite par l'expulsion de Trotsky d'Union soviétique. Rakovsky pour sa part ne parle pas à Trotsky de sa liaison avec sa jeune secrétaire, la belle Ioulia, ni de la naissance de leur petit garçon — ce qui est compréhensible dans un courrier forcément surveillé.

L'exilé dans la tempête

L'expulsion de Trotsky qui avait fait face, avec lui, à la crise de l'Opposition et aux premiers doutes de la vieille garde en 1928 laisse Rakovsky seul. Pourtant les communications ne sont pas coupées complètement entre ce dernier et Trotsky. En ce qui concerne Rakovsky, les documents récemment publiés de la commission de réhabilitation⁶³ ainsi que le témoignage recueilli auprès de Mme Génia Khersonskaia, montrent que, par l'intermédiaire de la colonie de Biisk, du temps qu'il fut à Saratov et plus tard, Rakovsky a pu échanger avec Trotsky des documents dont les porteurs étaient les cadres moyens exilés dans la région de Biisk, qui lui ont aussi procuré un contact avec Sosnovsky et même assuré la correspondance de sa femme avec Natalia qui ne l'était pas par la poste. Le principal organisateur de ce réseau clandestin était l'ex-étudiant en sciences de Kiev, Lipa Wolfson, et le dernier de ces « *courriers* » dont nous soupçonnons l'existence fut Génia Khersonskaia elle-même, probablement — c'est ce qu'elle assure — en 1932, où il recevait en même temps la visite de sa femme et de celle de Sosnovsky, Olga, revenant de l'isolateur où il était enfermé.

En deux vagues successives, autour de Préobrajensky, Radek, Smilga, d'abord, puis d'I.N. Smirnov et Bogouslavsky, Beloborodov etc., les anciens capitulent, trouvant dans « *le tournant à gauche* » de Staline et ses mesures contre le koulak des progrès qui justifient le reniement demandé de leurs idées et de leurs actions passées.

Rakovsky est sarcastique, retrouvant même les accents de Trotsky :

« L'élimination de ceux qui n'ont pas assez réfléchi à notre plate-forme, de ceux qui rêvent d'un petit coin tranquille, de ceux qui invoquent leur désir de participer à « des combats grandioses », était inévitable. Ce tri ne peut qu'assainir les rangs de l'Opposition. Il restera ceux qui ne voient pas dans la plate-forme un menu à la carte qui leur permettrait de choisir les plats suivant leurs goûts. La plate-forme était et reste l'étendard du léninisme combattant et seule son application intégrale sortira « le parti et le pays du prolétariat de l'impasse dans laquelle les a conduits la direction centriste »⁶⁴.

Recevant en présence de Louis Fischer un télégramme des trois premiers capitulards, il pâlit mais se montre méprisant :

⁶³ "Le centre pan-soviétique trotskyste", *Izvestia TsK KPSS*, 12, 1990.

⁶⁴ Rakovsky, "La capitulation et les capitulards", *Biulleten Oppositsii*, 7, nov. déc.1929, pp. 4/5.

« Ils se sont décidés à faire la paix avec Staline, à confesser leurs erreurs, à retourner à Moscou. Ils veulent que je me joigne à eux. Jamais. Je n'abandonnerai pas Trotsky. Je l'estime personnellement et j'admire sa politique. Staline a trahi la Révolution »⁶⁵.

Pourtant c'est bientôt la panique devant la fuite en masse des Oppositionnels et les « capitulards », chaque jour plus nombreux qui rallient les premiers ou préparent un nouveau texte. Solntsev, le plus jeune des dirigeants oppositionnels sonne l'alarme : c'est la débâcle, il faut une déclaration conciliante pour arrêter cette hémorragie.

C'est ce que fait Rakovsky avec sa déclaration du 22 août contresignée dans un premier temps par V.V. Kossior et M.S. Okoudjava. Le texte est rédigé sur un ton très modéré, mais il faut beaucoup de mauvaise foi pour assurer comme certains, hier et aujourd'hui, qu'elle était à sa façon une « capitulation ». Il commence par une appréciation de la situation extérieure et intérieure qu'il juge difficile. Il insiste sur les méthodes bureaucratiques autoritaires qui tendent à détacher la classe ouvrière du régime.

Il souligne que la direction du parti doit être placée sous le contrôle strict et la libre critique de tout le parti, qu'il faut un appareil « reposant sur la confiance des masses, basé sur l'éligibilité, la non-inamovibilité, et le respect de la légalité révolutionnaire. (...) La démocratie du parti doit être réalisée intégralement. Il souligne également que le fondement de ce qu'on appelle l'internationalisme prolétarien se trouve dans le principe de Lénine qu'« une organisation achevée de la production socialiste n'est possible qu'à l'échelle internationale »; rappel de la condamnation de la théorie sur « la construction du socialisme dans un seul pays »(...)⁶⁶.

Les oppositionnels demandent qu'on leur facilite le retour au parti en relaxant les bolcheviks-léninistes emprisonnés, en laissant revenir les exilés, en rappelant aussi Trotsky d'exil.

Il semble que cette déclaration ait atteint son objectif, que les rangs se soient resserrés autour de Rakovsky et Trotsky, qui approuve la déclaration malgré ses réserves qu'il exprime « positivement » et de façon « constructive. Au mois de novembre, Rakovsky pense qu'il reste environ 8000 irréductibles, mais ajoute que les difficultés sont « insurmontables ». Il ajoute aussi dans la même lettre à Lev Sedov :

« Ecrivez plus souvent. Ne cherchez pas à devancer les événements, car on risque ainsi de prononcer quelques jugements intempestifs. Cela peut parfois résulter de l'éloignement dans lequel nous nous trouvons — vous et nous — de ce qui se passe en réalité »⁶⁷.

Un autre problème avait été soulevé. Depuis des années, Rakovsky soulignait la nécessité d'une collectivisation rurale appuyée sur les comités de paysans pauvres et sur une industrialisation capable de fournir des machines agricoles. Faute de cela, il faudrait, pour nourrir les villes « non seulement vider la grange du koulak, mais aussi secouer le sac des paysans qui ne possédaient presque rien ».

Or le spectre se dressait de la collectivisation forcée. Le 4 octobre 1929, Rakovsky s'adressait à la direction du parti pour la mettre en garde contre ce qu'il appelait « une collectivisation radicale », à laquelle les masses n'avaient nullement été préparées. Il redoutait surtout des « mesures administratives excessives » qui ne pourraient selon lui qu'entraîner des conséquences politiques graves. Il s'en prenait du même coup — un peu sans doute pour répondre aux critiques fraternelles — à la pire des erreurs de la bureaucratie stalinienne, sa théorie de la possibilité de « construire le socialisme dans un seul pays ».

⁶⁵ L. Fischer, op.cit., p. 133.

⁶⁶ Déclaration, Cahiers Léon Trotsky, 6, pp.79-86.

⁶⁷ Rakovsky à Sedov, nov. 29, AH, Cahiers Léon Trotsky 7/8, 1981.

De la prison du froid aux vastes horizons.

Le premier hiver à Barnaoul, où les températures peuvent friser les — 60 ° fut épouvantable pour lui, et nous savons qu'il eut cinq crises cardiaques. Il ne cessa pas pour autant de réfléchir et d'écrire. En avril 1930, il envoyait aux autorités et à ses camarades une déclaration qu'il avait rédigée et que contresignaient V.V. Kossior, N.I. Mouralov et son ancienne collaboratrice à la PUR, Varsenica Djavadovka Kasparova.

Ce texte commençait par un rappel de ce qui avait été dit sur la théorie du socialisme dans un seul pays, la rapacité de l'appareil et le dénuement des travailleurs spoliés de leurs droits, sur la directive de « *collectivisation intégrale* », lancée par la direction en l'absence de nouveaux rapports de production, « *en violation du programme du parti, au mépris des avertissements les plus élémentaires de Lénine* » ! Il rappelait aussi la déclaration du 4 octobre 1929, que « *l'incurie, la rapacité, la stupidité, le despotisme et l'arbitraire constituent l'un des côtés de la médaille dont l'autre est l'humilité, l'abrutissement, la privation des droits des masses travailleuses* ».

Il poursuivait la comparaison historique :

« Les Thermidor et les Brumaire font irruption par les portes de l'indifférence politique des masses. Nous avons toujours misé sur l'initiative révolutionnaire des masses et non sur l'appareil. Aussi ne croyons-nous pas plus à la prétendue "bureaucratie éclairée" que nos prédécesseurs révolutionnaires bourgeois de la fin du XVIIIe n'ont cru au prétendu "despotisme éclairé" »⁶⁸.

Puis il définissait avec netteté la situation en URSS :

« D'un Etat prolétarien à déformations bureaucratiques — comme Lénine définissait la forme politique de notre Etat — nous sommes en train de passer à un Etat bureaucratique à survivances prolétariennes communistes.

Sous nos yeux s'est formée et continue à se former une grande classe de gouvernants avec ses propres divisions internes, qui s'accroît par la cooptation prudente, directe ou indirecte (promotion bureaucratique, système fictif d'élections). Ce qui unit cette classe originale est une forme, originale, elle aussi, de propriété privée, à savoir la possession du pouvoir d'Etat ("La bureaucratie possède l'Etat comme sa propriété privée", écrivait Marx). La ligne stratégique de la direction du parti sur la question nationale demeure la même ligne ancienne, opportuniste, de grande puissance (...) qui se caractérise par la dépersonnalisation des républiques nationales, la confiscation de leur indépendance et de leur initiative, le renforcement du centralisme bureaucratique, la formation d'un type de bureaucrate national qui passera sans difficulté d'une position communiste à une position ultra-nationaliste. »⁶⁹

Beaucoup plus offensive que les précédentes, la déclaration d'avril 1930 rappelle les revendications antérieures : libre discussion dans le parti, libération des détenus, rappel des exilés, Trotsky compris, publication des documents passés de l'Opposition. Elle poursuit :

« Sans la démocratie du parti et sans la démocratie ouvrière toutes les corrections se transformeront inévitablement en déformations. Seul le contrôle révolutionnaire des masses peut subordonner l'appareil aux intérêts des masses. Nous estimons indispensable la réorganisation du CC et de la CCC et la restitution au congrès et au parti des droits qui leur ont été enlevés »⁷⁰.

⁶⁸ Notes sur la déclaration du 4 octobre 1929, AH.

⁶⁹ I Biulleten Oppositsii, 25/26, nov.déc. 1931 ; tr.fr. Cahiers Léon Trotsky, 18, 1984.

bidem.

⁷⁰ Déclaration d'avril 1930, Cahiers Léon Trotsky, 6, 1980.

Le document exige la suppression du poste de secrétaire général, la réduction des attributions du secrétaire à des tâches techniques, le vote secret pour l'élection des responsables à tous les échelons, des réductions massives du nombre des bureaucrates de tous les appareils.

Rakovsky devait encore réussir à faire parvenir en Occident, c'est-à-dire à Trotsky un nouveau texte rédigé à l'été 1930, arrivé à la fin de 1931 et auquel Trotsky aurait, selon Khersonskaia, répondu en 1932. Au congrès et dans le Pays est une étude économique remarquablement documentée qui dresse un bilan catastrophique de la politique économique et de la crise du Plan Quinquennal à travers le gouffre creusé entre le congrès du parti et la réalité de la crise dans le pays. Elle montre l'impossibilité d'augmenter la productivité donc la production, les sottises du plan bureaucratique comme la « *production de produits indéterminés* », la crise de l'agriculture étroitement liée à celle de l'industrie, la paupérisation et la misère inévitables ⁷¹.

C'est là le dernier texte de Rakovsky en tant qu'*oppositionalner* dont nous ayons connaissance. C'est à la fin de 1933 ou au début de 1934 que sont arrêtés les hommes qui avaient organisé la liaison avec lui, au premier chef Lipa Wolfson. Ces hommes, d'abord condamnés à la prison, ont été passés par les armes en 1937, après l'arrestation de Rakovsky. La capitulation de Rakovsky aurait-elle été plus ou moins payée par la légèreté de la sentence de 1934 contre ses jeunes et derniers amis ? Chantage ou marchandage ? On ne le sait pas encore.

Trotsky considérait comme une tentative de meurtre l'exil à Barnaoul. Il écrivait dans ses Notes :

*« Ses ennemis pensent que Rakovsky doit vivre sous un climat chaud à cause de son cœur fragile ? Qu'il aille faire de la médecine au-delà du cercle polaire ! Cette décision porte l'empreinte personnelle de Staline. (...) La déportation en Iakoutie est une condamnation à mort »*⁷².

Dans le même travail, demeuré inédit, Trotsky s'interrogeait une fois encore sur le pourquoi de la haine particulière contre Rakovsky :

*« Cette haine mortelle contre Rakovsky provient de ce qu'il place la responsabilité devant les tâches historiques de la révolution au-dessus du destin de la bureaucratie. Les théoriciens de la bureaucratie ne parlent que des ouvriers et des paysans. Le grandiose appareil administratif n'existe absolument pas dans les points de vue officiels. Quiconque prononce le mot même de "bureaucratie" en devient l'ennemi. Ainsi Rakovsky, de Kharkov, a-t-il été expédié plus loin, à Londres, à Paris, pour, de retour à Moscou, être exilé à Astrakhan puis Barnaoul. Le groupe au pouvoir comptait sur les conditions matérielles pénibles, le poids de l'isolement, pour briser le vieux révolutionnaire et le contraindre, sinon à se rallier, du moins à se taire. Mais ce calcul, comme beaucoup d'autres, s'est avéré erroné. Jamais peut-être Rakovsky n'a connu une vie plus intense et féconde que pendant ses années de déportation. La bureaucratie a resserré l'étau autour de l'exilé. Rakovsky a fini par se taire ou plutôt sa voix a cessé de parvenir jusqu'au monde extérieur »*⁷³.

Trotsky et l'ami brisé

Bien que de respectables auteurs ne s'en soient pas aperçus, Trotsky a été amené à commenter souvent la capitulation de Rakovsky en 1934. On sait que Tass a annoncé la nouvelle en plusieurs épisodes comme un feuilleton. Son premier communiqué, paru dans *l'Humanité* du 19 février, citait un extrait de la

⁷¹ *Biulleten Oppositsii*, 25/26, nov.déc. 1931 ; tr.fr. Cahiers Léon Trotsky, 18, 1984.

⁷² Trotsky, *Notes*, AH.

⁷³ Ibidem.

déclaration du vieil homme dans laquelle il expliquait que c'était le danger nazi qui l'amenait à abandonner son opposition « *au parti* ».

Trotsky monte aussitôt au créneau. Dans un article daté du 21, il assure un peu imprudemment :

*« Rakovsky n'a nullement "capitulé" dans le sens de Zinoviev, Kamenev et consorts. Il n'a pas renié une seule des idées au nom desquelles il combattait avec nous. Il n'a pas reconnu de prétendues fautes commises par l'Opposition de gauche. Il n'a pas proclamé la justesse de la politique dirigeante »*⁷⁴.

Selon cette première réaction de Trotsky, cette déclaration s'explique par « *son isolement absolu, sans perspective aucune* ». « *Loin d'être une capitulation idéologique ou politique (elle) est tout de même un fait non seulement regrettable, mais condamnable* ». Il concluait en assurant :

*« Nous enregistrons la déclaration purement formelle du vieux lutteur qui, par toute sa vie, a démontré son dévouement inébranlable à la cause révolutionnaire, nous l'enregistrons avec douleur et nous passons à l'ordre du jour, c'est-à-dire à la lutte doublement victorieuse pour de nouveaux partis de la nouvelle Internationale »*⁷⁵.

Ce texte ne fut apparemment pas publié.

En fait, la douleur de Trotsky était immense et Jean van Heijenoort s'est toujours souvenu avec une émotion profonde du visage douloureux de Trotsky lui donnant la dernière photo qu'il avait reçue de son ami en exil, alors qu'il brûlait à Barbizon de vieux papiers : « *Tenez, vous pouvez brûler cela aussi* ». La publication du texte intégral de la déclaration, le 23 février, enlève à Trotsky toute illusion. Il écrit à Sedov le 19 mars :

*« La reddition de Rakovsky et de Sosnovsky représente l'une des manifestations de la réaction nationale ou plutôt du désespoir international (...) Les anciens oppositionnels en URSS étaient hermétiquement coupés des perspectives mondiales. Bien entendu, leur capitulation est pour nous un coup moral, mais si l'on pense à toute l'affaire, à la situation individuelle de chacun d'eux vivant littéralement dans une bouteille cachetée (...), alors on sera forcément plutôt étonné qu'ils aient tenu ou tiennent jusqu'à présent »*⁷⁶.

Il se décide à rédiger un second texte, daté du 19 avril, publié le 26 ; il y emploie pour la première fois le mot de « *capitulation* » Il ajoute des explications sur une tentative d'évasion et cette phrase-clé

*« Il avait perdu toute perspective. Ebranlé par l'échec de sa dernière tentative, malade, le moral brisé, c'est cet homme de soixante-cinq ans qui a signé la déclaration de capitulation »*⁷⁷.

Aucun anathème donc, aucun sarcasme, pas d'ironie mordante comme il en usait avec les « *capitulards* » : une infinie tristesse à appeler le geste de « *Rako* » par son nom.

*« Celui qui remplace la défense des intérêts historiques de la révolution par des complaisances à l'égard de la bureaucratie soviétique et le camouflage de ses fautes et crimes, celui-là ne peut s'attendre qu'à un mépris bien mérité de la part des bolcheviks-léninistes »*⁷⁸.

⁷⁴ Cet article n'a pas été publié, original : AH.

⁷⁵ Ibidem

⁷⁶ Trotsky à Sedov, 19 mars, AH.

⁷⁷ Déclaration, 19 avril 1934, AH.

⁷⁸ Déclaration, 19 avril 1934, AH

Il ne semble pas pourtant éprouver ce sentiment puisqu'il remarque :

« La déclaration de Rakovsky est l'expression d'un désespoir et d'un pessimisme subjectif. Est-il possible de lutter pour le marxisme quand la réaction triomphe sur toute la ligne ? On peut, sans aucune exagération, dire que c'est grâce à Hitler que Staline a vaincu Rakovsky. Cela signifie pourtant seulement que la voie choisie par Rakovsky conduit au suicide politique (...) »

*En Rakovsky, nous regrettons l'ami politique perdu. Mais nous ne nous sentons pas affaiblis par sa défection, laquelle, bien qu'elle constitue une tragédie personnelle, apporte une confirmation politique irréfutable de la justesse de notre analyse. L'Internationale communiste est morte en tant que facteur révolutionnaire. Elle n'est capable que de corrompre les idées et les caractères ».*⁷⁹

Le 25 mars 1935, il écrit pour son Journal d'Exil :

*« Rakovsky était au fond mon dernier lien avec l'ancienne génération révolutionnaire. Après sa capitulation, il n'est resté personne. Bien que ma correspondance avec Rakovsky eût cessé — pour des raisons de censure — à partir de mon exil, la figure de Rakovsky était resté néanmoins un lien en quelque sorte symbolique avec les vieux compagnons de lutte. Maintenant il ne reste plus personne »*⁸⁰.

1936, c'est le premier Procès de Moscou. Le 22 août 1936, la Pravda publie un article signé du malheureux Rakovsky hurlant à la mort contre les accusés, « *assassins ignobles, méprisables* » et confessant sa « *honte aiguë* » d'avoir participé à une opposition dont les chefs étaient devenus des « *contre-révolutionnaires criminels et assassins* ». Trotsky mentionne ce fait en passant le 29 octobre : Rakovsky n'a pu signer cela — car il ne l'a pas écrit — que parce qu'il n'est plus « *trotskyte* » et qu'il a capitulé. Il promet « *peut-être* » un « *crachat aux avocats désintéressés des tueurs de Moscou* », un mot qui vise sans doute l'avocat anglais D.N. Pritt. Lors du deuxième procès de Moscou, Trotsky publie le 25 janvier 1937 un communiqué concernant Rakovsky, tout empreint de compassion et de tristesse :

« Dans le procès actuel, c'est l'accusé Drobniš qui joue le jeu de principal agent du GPU en posant les bases d'un nouvel acte d'accusation. Drobniš a cité parmi d'autres Rakovsky comme un complice de cette prétendue conspiration terroriste. Le destin de Rakovsky est profondément tragique. Lui et moi avons été liés par les liens de l'amitié pendant plus de trente ans. De tous les accusés, dans tous les procès, c'était Rakovsky qui était le plus proche de moi. Après avoir été exilé en Sibérie en 1928, il a tenu plus longtemps et mieux que les autres malgré son âge et sa maladie (il a aujourd'hui soixante ans). Il a même essayé de s'évader, a été repris et blessé ; à la fin, il a capitulé — en 1934, six mois après les autres.

*Au procès des "seize", il a été "établi" que j'avais pour la première fois donné des instructions en vue du terrorisme en 1932. Mais il était parfaitement impossible de comprendre pourquoi j'aurais donné semblables instructions à des capitulards qui m'avaient fait la guerre plutôt qu'à Rakovsky qui, à cette époque, était resté fidèle au drapeau de l'Opposition. Le fait même que Rakovsky n'était nommé ni en tant que membre principal ni en tant que membre du "centre parallèle" ou du "centre de réserve" constituait en lui-même la preuve la plus convaincante aux yeux des gens qui pensent qu'aucun des centres n'a jamais existé. Le GPU a maintenant décidé de corriger son erreur initiale. Drobniš a nommé Rakovsky. Le vieux lutteur brisé par la vie va inévitablement au-devant de son destin »*⁸¹.

Nouveau communiqué le 25 février 1937 :

⁷⁹ Ibidem.

⁸⁰ *Journal d'Exil*, 25 avril 1935.

⁸¹ Trotsky, communiqué du 25 janvier, MI.

« Quelques mois après sa capitulation, Rakovsky fut envoyé au Japon comme représentant de l'URSS à la conférence internationale de la Croix Rouge (la chose s'est passée, je crois, au commencement de 1935. Il est d'ailleurs bien facile de retrouver la date exacte dans les journaux de l'époque). Il était clair qu'en envoyant Rakovsky au Japon, on a gardé à Moscou en otages des membres de sa famille. Néanmoins, son envoi à l'étranger si peu de temps après sa capitulation produisit à l'époque une certaine surprise. Les "amis de l'URSS" en Angleterre, naturellement inspirés par le GPU, se sont servis de ce voyage pour démontrer la sincérité de son repentir. Maintenant on peut, avec une certaine certitude, émettre l'hypothèse que Rakovsky fut envoyé à l'étranger avec l'unique objectif de mieux le prendre dans l'amalgame en préparation. On peut être sûr que, dans le prochain procès avec Rakovsky comme accusé, il sera question de quelques entretiens conspiratifs de Rakovsky avec des diplomates ou des militaires japonais (naturellement sous la direction de Trotsky) »⁸².

Le 2 mars 1938, il note que *« le pauvre vieux Rakovsky »* a avoué avoir comploté au Japon en 1934. Le lendemain, présentant les accusés du procès, il dit qu'il a été lié d'une longue amitié avec Rakovsky jusqu'au jour où ce dernier *« a rejoint le camp gouvernemental »*. Il ajoute :

« Médecin de profession, orateur et écrivain brillant, il gagnait le cœur de chacun par ses qualités de franchise, de gentillesse, son humanité et son sens pédagogique »⁸³.

C'est sa dernière mention de son ami. Mais Natalia se souvient. Elle dit à Victor Serge combien Trotsky était ravagé de chagrin par le sort de ces hommes :

« Un Rakovsky, finissant sa longue vie en prison, aux prises avec sa conscience, comme LD l'aimait tout en lui reprochant une certaine légèreté de caractère, une certaine insouciance dans la vaillance »⁸⁴.

Et, seul, il lui arrivait de prononcer son nom ⁸⁵.

Rakovsky sur Trotsky à son procès

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que Rakovsky s'est rallié à Staline pour les raisons qu'il a publiquement données. Nous ne croyons pas non plus qu'il se soit identifié alors à l'équipe dirigeante : à bout de forces, il a cru, comme bien d'autres, qu'il ne lui restait plus qu'à jouer, dans le faible espace qui lui était donné, sa vie à pile ou face, tout en essayant de préserver son honneur devant les générations futures.

Francis Conte pense qu'il a utilisé face à Vychinsky une tactique qui consistait à se charger de tous les péchés, avouant des forfaits dont l'in vraisemblance servirait de dénégation. Ainsi, après avoir avoué être entré au service d'une puissance étrangère à chacun de ses séjours à l'étranger, il contre-attaque en assurant :

« J'ai avoué tous mes crimes. Quelle importance cela aurait-il pour le fond de l'affaire si je voulais démontrer ici, devant vous, le fait que j'aie appris beaucoup de mes crimes, la plupart des crimes les plus effarants du "bloc des droitiers et des trotskystes", ici, devant le tribunal, et que c'est ici que j'ai rencontré, pour la première fois, certains des membres du bloc »⁸⁶.

⁸² Trotsky, communiqué du 25 février 1938 AH.

⁸³ Trotsky, article 3 mars 1938, AH.

⁸⁴ V. Serge, *Vie et Mort de Trotsky*, p. 305.

⁸⁵ Ibidem, toujours de Natalia à Victor Serge.

⁸⁶ Le Procès..., p. 804.

Francis Conte a relevé également que, dans nombre de ses réponses, Rakovsky a fait alterner aveu et démenti ⁸⁷. Ainsi explique-t-il à Vychinsky qu'il a résisté huit mois « *pour suivre une vieille tactique révolutionnaire et mettre en œuvre des pratiques contre-révolutionnaires* »⁸⁸, qu'il a appartenu à « *la gauche* » de la IIe Internationale, bien qu'il fût imprégné de son opportunisme ⁸⁹.

De même, quand Vychinsky veut lui faire avouer que leur unique objectif était la prise du pouvoir, il rétorque :

« *Si je vous disais que nous voulions nous emparer du pouvoir dans le seul but de l'abandonner aux fascistes, nous serions non seulement des criminels, ce que d'ailleurs nous sommes, mais encore des imbéciles.* »⁹⁰

Le 5 mars, il parle de « *l'Opposition* » au lieu de « *groupe de bandits contre-révolutionnaires* »⁹¹, se défend en invoquant l'histoire que le procureur le prie de « *laisser tranquille* », tente d'expliquer l'usage qu'il a fait de sa fortune personnelle. A côté des chapelets rituels d'ordures, il n'hésite pas non plus à évoquer sa « *vieille amitié* »⁹² avec Trotsky dont il mentionne l'« *expérience politique* »⁹³. Bref le vieux lutteur n'a pas complètement baissé les bras, et tente de frapper quand il reprend son souffle.

On a découvert récemment et j'en donnerai les éléments dans la biographie que je consacrerai à ce grand militant, qu'il avait compris l'erreur commise en capitulant et finalement décidé de lutter jusqu'au bout. Les bourreaux le bâillonnèrent pour le fusiller. Ils avaient ordre de couper son cadavre en morceaux pour les disperser.

C'est un cénotaphe qui se dresse au cimetière de Kharkov avec, inscrit dans le marbre, son fier défi aux assassins : les cadavres les dénonceront comme ce qu'« *ils sont devant l'Histoire* ».

Conclusion

Nous ne nous laisserons pas gagner par la conclusion de géographie comparative qui explique les sorts parallèles et en définitive semblables malgré les apparences de Trotsky et de Rakovsky. Tous deux étaient certes des hommes qui avaient beaucoup vécu hors de Russie, des « *Européens* », des enfants du « *Siècle des Lumières* » plus que de la Sainte-Russie, plus formés par « *la raison* » que par les litanies des popes, animés toute leur vie par les souvenirs de la Révolution française. La conclusion est tentante pour qui veut à tout prix faire du stalinisme la suite logique et « *normale* » du communisme et du bolchevisme. Dans ce cas, Trotsky et Rakovsky sont les deux canards de la couvée de Lénine, voués à être rejetés dès que le pouvoir est atteint.

Nous ne prendrons qu'un exemple contraire, celui d'Ivan Nikititch Smirnov, un véritable Russe, ouvrier, mécanicien de précision aux chemins de fer, un vieux-bolchevik sans expérience de l'Europe, surnommé « *la conscience du parti* », « *capitulard* » en 1929, revenu à l'Opposition en 1932, fusillé en 1936 et qui, lui aussi, tenta de se défendre devant ses juges. La trajectoire, à quelques variantes personnelles près, est identique. Celui-là non plus n'a pas accepté les méthodes de la barbarie asiatique, la toute-puissance de la bureaucratie, la misère du peuple sous les clameurs de bonheur. C'est que lui aussi, comme Trotsky et Rakovsky, était guidé par sa générosité, son amour de ses semblables, un besoin d'ordre logique et

⁸⁷ F.Conte, *Christian Racovski*, p. 798.

⁸⁸Le Procès..., p. 332.

⁸⁹ Ibidem, p. 807.

⁹⁰ Ibidem, p. 330.

⁹¹Ibidem, pp. 316-317.

⁹² Ibidem, pp. 805-807.

⁹³ Ibidem, p.805.

de justice dans le monde, la conviction de la justesse des idées qu'il avait reçues dans le mouvement ouvrier. Et il y en a des milliers comme eux trois dans les charniers staliniens.

C'est pourquoi, au risque de choquer des idées trop vite et très récemment reçues dans ce pays, je dirai simplement pour conclure que Rakovsky et Trotsky ont incarné chacun dans son sillon la force des idées du socialisme et du bolchevisme dans l'époque de la révolution, dans la lignée du Siècle des Lumières, dont le socialisme était pour eux l'épanouissement au XXe, ce qui leur a coûté la vie sous le régime stalinien totalitaire, né de la défaite du bolchevisme et de la révolution face à l'arriération et au monde impérialiste hostile.

Une autre remarque s'impose tout de même au terme de cette trop brève esquisse parallèle des deux grands dirigeants de l'Opposition de gauche contre le stalinisme. Rakovsky, c'est incontestable, n'était pas « *trotskyte* » : ni lui, ni Trotsky n'ont jamais eu d'idée aussi saugrenue. Mais bien entendu Rakovsky non plus n'aurait pas imaginé que Trotsky pût être « *trotskyte* » et Trotsky ne pouvait le penser non plus. C'étaient deux géants de la pensée socialiste à l'époque du communisme. Ils ne pouvaient engendrer, à terme, qu'un monde nouveau, sans étiquette ni numéro.

Kharkov, 21 septembre 1993.